Le Télégramme.com

www.letelegramme.fr

Date : 23/04/2014

Gilet de sauvetage. Même par beau temps !

Par : Stéphane Jézéquel

Le port du gilet de sauvetage est loin de s'imposer le long des côtes françaises. Moins de 11 % des plaisanciers l'enfileraient de manière systématique. Pourtant, l'équipement peut s'avérer vital, même par très beau temps.

Pourquoi les Français restent-ils aussi réticents au port du gilet de sauvetage ? De l'autre côté de la Manche, on estime que plus de 50 % des plaisanciers l'enfilent, même par belle mer. Sur les côtes françaises, on semble très loin du compte. Un comptage effectué, les 6 et 7 juillet, auprès de plus de 5.000 **plaisanciers** par la SNSM, l'École nationale de voile et la **Fédération** nationale des **pêcheurs plaisanciers** a situé à un peu plus de 10 % les personnes portant un gilet en mer. « Sur les 8.071 personnes secourues par la SNSM en 2012, des dizaines de noyades mortelles auraient pu être évitées si le gilet de sauvetage, pourtant à bord, avait été porté », regrette le patron de la SNSM, Olivier Lajous.

Gagner de précieuses minutes

Les raisons invoquées sont nombreuses pour ne pas s'équiper des brassières pourtant obligatoires à bord des bateaux. La flemmardise d'aller les chercher au fond du cockpit, le bronzage peu compatible et, surtout, la sensation de passer pour un débutant ou une personne qui ne sait pas nager. Et pourtant, ce n'est pas de natation mais bien de survie dont il s'agit. La brassière ou le vêtement à flottabilité intégré permet de tenir la tête hors de l'eau. Le meilleur nageur finira par se fatiguer et sera physiologiquement vaincu par le froid et les efforts pour se maintenir à la surface.

Jamais anodin

La brassière ou le gilet de sauvetage n'assure pas la survie à coup sûr mais permet de gagner de précieuses minutes avant la récupération et l'arrivée des secours. Combien de sauveteurs ont eu le terrible sentiment d'arriver une poignée de minutes trop tard ? Même entre amis, par beau temps et belle mer, une chute à la mer n'est jamais anodine. Il y a d'abord le choc thermique de l'entrée dans l'eau. D'autant plus important que la chute est brutale et parfaitement inattendue. Un corps torse nu, resté longtemps au soleil, se retrouve brutalement immergé dans une eau fraîche, particulièrement en pleine mer (autour de 15 ° C l'été en Bretagne !). Rien que le choc thermique couplé à l'effet de sidération de se retrouver en dehors du bateau peut être fatal. À l'inverse, celui qui tombe tout habillé n'est parfois pas avantagé. Les vêtements gorgés d'eau entravent les mouvements et attirent vers le

Évaluation du site

Site du quotidien régional breton Le Télégramme. Il met en ligne l'intégralité de ses éditions papier. Il offre également un certain nombre d'informations et de services pratiques.

Cible
Grand Public

Dynamisme* : 505
* pages nouvelles en moyenne sur une semaine

copyright © 2013, Argus de la presse Tous droits réservés

fond. Les bottes qui se remplissent brutalement restent un classique du genre. Même par beau temps et belle mer, il faudra un certain temps à l'équipage pour se rendre compte que quelqu'un est tombé à la mer et quelques longues minutes supplémentaires pour le récupérer. Hisser à bord une personne épuisée, les vêtements gorgés, n'est jamais simple, certaines noyades survenant le long du bateau arrivé à hauteur du naufragé.

Préserver ses forces

Moins le corps dispose de flottabilité, plus il faut déployer de l'énergie pour le maintenir à la surface et garder la tête hors de l'eau. Cette débauche d'énergie accélère l'affaiblissement et la perte de température corporelle. A contrario, une personne disposant d'un élément de flottabilité aura moins à lutter pour maintenir ses voies respiratoires hors de l'eau et pourra même adopter une position regroupée du corps sous l'eau (foetus), afin de limiter la perte d'énergie et de chaleur. Penser également à recouvrir, si possible, sa tête et sa nuque, afin de ralentir la déperdition de chaleur. Cette position permet de gagner de précieuses minutes avant l'arrivée des secours ou la récupération par l'équipage occupé à la manoeuvre.

Lire la suite : Le détail qui tue... ou peut sauver une vie

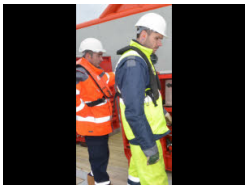
« À chaque corpulence, son gilet ! Le chef de bord doit veiller à ce que les gilets soient adaptés et bien ajustés avant de partir (une fois dans l'eau, impossible d'enfiler un gilet gonflé) », explique Pierre Brugnon, chargé de mission prévention au profit de la SNSM. Celui qui est resté un jour de longues minutes sur une coque retournée connaît l'importance du gilet de sauvetage. « La sous-cutale, le cordon qui passe entre les jambes, doit être solidement attachée. Mieux vaut choisir des gilets qui assurent le retournement sur le dos en cas d'inconscience, les gilets à 150 newtons s'avérant en général insuffisants. Mais attention également aux pastilles hydrostatiques ne déclenchant le gilet que quelques dizaines de secondes après la chute ! ».

Anglo-Saxons en avance

Les gilets équipés d'une casquette et, idéalement, d'un bonnet ou d'une cagoule pour recouvrir la nuque peuvent considérablement augmenter les chances de survie. « On estime qu'une personne équipée d'un gilet a sept fois plus de chances de survivre avant l'arrivée des secours ». « Anglais, Canadiens, Australiens et Néo-Zélandais ont nettement une longueur d'avance », constate l'amiral Olivier Lajous, président national de la SNSM. Ils seraient plus de la moitié des plaisanciers à le porter (100 % des enfants), contre cinq fois moins, le long des côtes françaises. « Ce comportement résulte d'une vraie connaissance de la mer, d'une culture maritime profonde qui manque parfois au beau milieu du mois d'août, en France ».

Harnais et balise AIS

« Les Français adorent transgresser les règles, alors que la mer demande discipline, humilité et solidarité. Ce n'est pas un terrain de jeu comme un autre ! ». En plus de porter la brassière de sécurité par beau temps, la SNSM milite pour le port du harnais dans le mauvais temps. Une balise AIS dans la veste et une flashlight peuvent grandement faciliter la récupération. En mer, les fanfarons et les fiers-à-bras sont radicalement sanctionnés.



copyright © 2013, Argus de la presse Tous droits réservés

Truffés de bonnes intentions, les fabricants de gilets de sauvetage ne sont pas toujours à la hauteur des enjeux. Entre les gilets qui peinent à se déclencher automatiquement dans l'eau (parfois plus d'une trentaine de secondes après immersion) et ceux qui ne se gonflent jamais automatiquement, ceux qui peinent à se déclencher sur le dos et ceux qui ne retournent pas le naufragé inconscient, il y a encore beaucoup à dire sur la qualité. Plus la flottabilité (exprimée en newtons) est importante, plus le temps de survie est allongé (privilégier plus de 150 newtons pour un adulte). « C'est inouï de voir que certains fabricants vendent encore des gilets sans sous-cutale, se désespère Pierre Brugnon, chargé de mission pour la SNSM. Tout cela pour proposer des premiers prix qu'il vaut mieux éviter ! ».

Ultime assurance-vie

Au Centre d'entraînement à la survie et sauvetage de l'aéronavale navale (Cessan), à Lanvéoc, le gilet de sauvetage fait partie du quotidien. « Une tête dépassant de l'eau, c'est quelques centimètres carrés pratiquement impossible à apercevoir du ciel. Un gilet gonflé et coloré augmente sensiblement la surface visible en mer. Vous ajoutez une flashlight qui se repère de très loin de nuit, à l'aide des jumelles à vision nocturne des sauveteurs en hélicoptère ou un miroir de jour, et vous multipliez vos chances d'être récupéré avant épuisement et noyade », résume le commandant du Cessan, Stéphane Bouffort. Le bâton lumineux, la poudre fluorescente et la balise AIS individuelle (compter 250 EUR) sont des aides précieuses au repérage. Encore faut-il avoir enfilé son gilet équipé (celui des militaires peut monter jusqu'à 2.500 EUR pièce). « Cela ne nous arrive pas souvent de récupérer des personnes dans l'eau mais, lorsque c'est le cas, ils doivent la vie à leur gilet ». Ou il faut parfois un miracle. À l'image du seul rescapé du bateau de pêche La Petite-Julie, récupéré en slip et tee-shirt, en plein mois de janvier, après plus d'une heure et demie passée dans une eau à moins de 10 ° C. Il avait réussi à s'agripper à une bouée couronne, après avoir tenté de maintenir en vie son compagnon d'infortune pendant de longues minutes.

Rien que les embruns

Même quand on bénéficie d'une flottabilité spécifique, la houle et les déferlantes diminuent considérablement les chances de survie. Les cas de noyade, la tête hors de l'eau, rien qu'avec les embruns reçus dans une mer formée, sont connus. L'eau projetée sur le visage entraîne un réflexe d'apnée qui bloque les voies respiratoires et entraîne une perte de connaissance fatale. Les combinaisons et gilets les plus sophistiquées sont, aujourd'hui, équipés de visières anti-embruns.

copyright © 2013, Argus de la presse Tous droits réservés